

Avant propos

« Ce roman est motivé par une cruelle absence, un vide, une case blanche à l'emplacement de mes aïeux, sur l'arbre généalogique de ma famille, un trou comme une blessure, qui ne sera jamais comblé que par un visage sans regard, un portrait sans âme, vaporeux et vain espoir de connaître un jour celle qui fut ma grand-mère maternelle, et par la sempiternelle question « qui es tu ? » qui, à l'instar du balancier d'une horloge, oscille de droite à gauche dans mon esprit, et martèle mon âme comme autant d'appels à l'aide.

La place d'une grand-mère restera creuse à jamais, comme un cœur privé d'amour et pour me rappeler qu'il est aussi de mon devoir de perpétuer sa mémoire. Amélie ; c'est tout ce que je sais d'elle, a été emmenée un jour de 1942, avec beaucoup d'autres hommes, de femmes et d'enfants, vers le camp de concentration du Struthof, en Alsace, avec dans la poche, un aller sans retour, la Gorgone ne rend jamais celles et ceux qu'elle enlève aux familles.

Pour essayer de trouver une réponse à ce « pourquoi ? » gravé en lettres de sang dans le marbre du panthéon des martyrs, j'ai ouvert de nombreux ouvrages, souvent des témoignages, traitant de la Shoa, mais j'ai été bien naïf de croire que j'y trouverais « La » réponse tant convoitée. Il n'y a rien qui puisse justifier le génocide dont les nazis se rendirent coupables, mais encore, subsistent de nombreuses fractures, des plaies énormes dans les chairs et les cœurs d'hommes et de femmes dont la lumière du regard, la flamme vive de leur existence, se sont éteintes devant

les amoncellements de corps nus et froids, de cheveux entassés et de larmes qui grossirent le lit de leur détresse.

Je suis né dix sept ans après la seconde guerre mondiale, et tout cela, sur les bancs de l'école, me semblait si lointain, jusqu'au jour où, sans pouvoir me l'expliquer, je me sentis frappé par le glaive d'un Hitlérisme exacerbé, parce qu'à moi aussi, ils avaient arrachés une partie de mes racines.

Une grand-mère dont je ne sais rien d'autre que le prénom, autour duquel, quand j'étais enfant, je dessinais un visage, je modelais un corps que je coloriais avec les couleurs du cœur, avec ces couleurs qui apaisent les maux et soulagent les fardeaux. D'elle, ne reste rien. Pas une photographie qui ne ferait plus de ma grand-mère un simple songe suspendu à l'espoir qu'un jour... peut-être... Mais le temps passé ne se rattrape jamais.

Le camp du Struthof, à Natzwiller dans le département du Bas-Rhin, je l'ai visité une bonne dizaine de fois, en espérant toujours, naïvement certes, trouver quelque part dans les allées cernées de fils de fer barbelés, un petit bout d'elle, un signe, comme un rêve qui se réalise, mais je n'ai rien trouvé d'autre qu'un abîme balayé par une brise indifférente à la misère humaine, mais Eole, aussi puissant soit-il, n'effacera jamais d'une bourrasque, les traces d'un passé inscrit dans les mémoires de celles et ceux à jamais marqués par les blessures d'une page d'histoire qu'ils n'ont pourtant pas écrite, sinon et bien malgré eux, avec leur sang et toutes les larmes de leur corps.

Pourtant, lors d'une de mes visites du camp, en regardant les photographies qui recouvrent les murs du musée, un frisson étrange, une douce chaleur, une caresse me parcourut de la tête aux pieds. Sur le cliché que mes yeux ne quittaient plus, au premier plan, derrière les rangées de fils barbelés, un homme, décharné, le regard vide, inhumain, affichait une détresse à me tirer des larmes. En arrière plan, plusieurs détenus lorgnaient vers l'objectif, comme

un ultime espoir d'immortalité, et parmi eux, une femme, jeune, peut-être la trentaine, et dont le regard paraissait animé d'un feu nouveau, ressuscité, me dévisageait. C'est ce regard, plein d'une lumière chaude, d'une indescriptible beauté qui brillait, me sembla-t-il, comme un faisceau de soleil à travers la noirceur d'un troublant passé, déchirant le rideau de poussière qui étouffe les souvenirs de ceux que l'on a aimé, ou aurait pu aimer.

Etait-ce Amélie, ma grand-mère qui se manifesta ? Je ne pouvais l'affirmer, mais dans l'instant je voulais le croire. Je venais de la trouver. Je la regardais longuement avant de me résigner. Qui était-elle vraiment ? A qui appartient ce regard que jamais je n'oublierais ? A Amélie ? Rien alors n'était moins sûr. Elle pouvait être n'importe qui d'autre, appartenir à une famille quelque part dans le monde à laquelle elle manquera toujours. Alors, je la quittai, sans me l'approprier, sans me la garder pour assouvir mon désir d'avoir moi aussi, une grand-mère. Je n'avais pas le droit de kidnapper son image, d'enlever son souvenir à des gens qui la pleurent encore.

C'est pour eux et pour Amélie, pour entretenir leur souvenir, et le transmettre à mes enfants, c'est aussi pour condamner toute forme de violence, quelle qu'elle soit, que j'ai écrit ce livre, où, comme dans la réalité, le bien triomphe toujours du mal. »

L'Auteur

La campagne Polonaise des environs d'Oswiecim, dormait encore sous sa couverture blanche de brume légère, alors qu'un splendide soleil de gelée regardait pardessus la voûte des bois denses aux arbres figés par le givre de décembre et que ses paysans, poussés par la nécessité du ventre, se préparaient à affronter les rigueurs de l'hiver. Une épaisse couche de neige pure recouvrait la terre paralysée par l'indifférence d'une saison vouée à la résignation.

Dans sa mesure, Oleg Konikowski fit renaître, en posant un margotin de genêts sur le lit de braises encore chaudes dans l'âtre, les flammes réconfortantes d'un feu de cheminée. A soixante ans passés, le vieil homme n'avait rien à envier aux plus jeunes de sa province. Grand et fort comme un ours des Karpates, robuste tel un chêne centenaire, Oleg Konikowski, malgré son écorce rustre de terreux indomptable, avait le geste gracieux et le verbe chaste.

Son fils Mika, âgé de vingt cinq ans, le visage glabre, les yeux alourdi de fatigue, se tint assis à la table familiale, une pelisse sur le dos, la tête enfoncée dans ses épaules, et ses mains plaquées, pour les réchauffées, contre un bol de soupe au lard, qu'Elna, sa mère, prépara la veille au soir. La soupière fumait au centre de l'imposante table de chêne et tandis que Mika aspirait les premières goulées d'un brouet chaud et gras à souhait, sa mère alla consoler son cœur gorgé de larmes comme un nuage lesté de pluie, près des flammes jaunes qui dansaient sur une bûche de hêtre et caressaient la suie accrochée aux tomates.

Elna, la pauvre, ne parlait plus depuis longtemps. D'un pas d'enclume, elle traînait le fardeau du deuil qui écrasait ses frêles épaules. A trois semaines de Noël de cette année 1944, Elna n'avait d'yeux que pour pleurer. La source qui animait sa vie a tari, la lumière de son regard s'est éteinte cinq ans plus tôt, à la veille de la fête de la nativité, quand Oskar, son fils aîné, tomba, fauché par les balles de l'armée du III^{ème} Reich qui annexa en 1939, une partie de la Pologne.

Elle aurait bien volontiers rejoint son Oskar qui virevoltait avec les anges, mais elle restait, vaincue, résignée, pour Oleg et Mika, pour ne pas leur faire subir les affres d'un nouveau deuil. Et peut-être qu'au fond de son âme, brillait toujours une infime lueur d'espoir d'entendre à nouveau un jour, retentir dans un ciel apaisé, les cloches de la liberté et continuer de croire que la vie vaudrait à nouveau d'être vécu.

Les pierres hâves du sol de la cuisine, résonnaient gravement sous les sabots d'Elna qui raclaient péniblement, comme s'ils étaient, eux aussi, las d'espérer. La journée s'annonça longue pour Oleg et son fils, tous deux allèrent aider un voisin, paysan comme ils l'étaient eux même, à tuer le cochon et dont la ferme se trouvait distante de trois kilomètres, de l'autre côté de la ligne de chemin de fer, dont les deux veines parallèles serpentent inlassablement dans la neige immaculée, reliant la ville d'Oswiecim à Cracovie et à toute la Silésie.

Avant de se plonger dans le froid, le brouillard et la neige, Oleg déposa sur le front plissé de tristesse d'Elna, un baiser dont la chaleur d'un amour sans failles, soulagea un temps soit peu, sa peine. Mika embrassa sa mère plus ardemment, sur la joue, mais non sans cette affection profonde qui resserre les âmes en peine d'une génération en deuil et déjà, la lourde porte de bois noir, poussée par le chef de famille, s'ouvrit sur l'hiver en lâchant un râle métallique de gonds oxydés.

A l'extérieur, le silence retenu par l'épais brouillard girvant, isola les deux hommes dans un monde fantasmagorique, qui fit presque oublier, que partout ailleurs, les canons imposèrent la loi martiale, bouleversèrent les paysages, et déversèrent dans la fange des terres hachées par les bombes, le sang de leurs victimes.

Sous leurs brodequins, la neige souffrait l'allant de leurs pas nerveux. Et soudain, venant de nulle part, tonnant telle une sommation, des aboiements, sourds, plaintifs, déchirant le fragile rideau de brume, parvinrent aux oreilles d'Oleg.

— Le vieux chien de Sacha ! Observa le patriarche.

Sa voix caverneuse pénétra l'ouïe de Mika, à la manière d'un violent orage un soir d'été.

— Il jappe de la sorte, reprit le vieil homme, à chaque fois qu'il entend au loin, un nouveau convoi s'approcher.

Le duo stoppa sa marche à une dizaine de mètres de la voie ferrée, l'oreille attentive, comme le ferait un Braque à l'affût du gibier. Mika, emporté par la célérité de son jeune âge, voulut traverser les rails pour continuer sa route et se rendre au plus vite chez leur ami, profiter de la chaleur de l'étable dans laquelle, le goret attendit le dénouement de son sort, voué à la survie de ses bourreaux, mais son père enraya sa foulée de son bras solide d'homme du terroir. Dans la continuité de son geste, le cri strident du sifflet du monstre d'acier, encore invisible, se fit entendre, annonciateur de la fin proche du voyage, mais aussi de celle de centaines de vies humaines.

Oleg le sait, son fils l'apprendra sans doute en même temps que le reste du monde, quand les tambours cesseront de diviser les peuples et qu'à nouveau, les feux attrayant de la Saint-Jean, remplaceront ceux dévastateurs des canons et rallumeront autour d'une grande farandole, les lampions des jours de fête.

Le sexagénaire planta son regard cerné de rides que l'âge voulait toujours plus profondes, dans le voile de

brume. Ses lèvres murmuraient une prière coite, en attendant de voir surgir du néant, la locomotive filant à vive allure vers une tragédie sans nom.

La motrice apparut d'abord flou aux yeux des deux individus. Mais très vite, la machine, orchestrée par un assourdissant vacarme de ferraille, exhiba nettement ses formes métalliques, disgracieuses et sombres, faisant hurler les rails qui jusque là, dormaient dans la neige souple, comme dort un enfant sur le sein rassurant de sa mère.

Le bruit infernal meurtrit les oreilles de Mika qui tourna le dos au cortège de wagons à bestiaux, releva le col de sa vareuse et enfouit ses mains au fond des poches de son pantalon pour se protéger de l'air glacial soulevé par le sinistre convoi, alors que son géniteur, bravant les tourbillons de neige fine, n'en perdit pas une miette. Oleg n'était pas insensible au destin des occupants des wagons, qui ne tardèrent plus à connaître le sort tragique que connut son fils aîné, au début des grands tourments. Par pudeur chrétienne, le vieil homme attendit que le convoi ait à nouveau disparu dans le brouillard pour se découvrir et se signer.

Le bruit étourdissant de la chenille endiablée s'estompa au fur et à mesure que s'éloigna le train, et le calme revint se poser sur les prés enneigés du berceau d'Oswiecim, à la manière d'une caresse sur le feu d'une blessure.

Oleg et Mika reprirent leur marche sur le tapis de flocons cristallins, jusqu'à ce que le frimas de la Sainte-Barbe, les dissimule dans sa nébuleuse blancheur.

A l'approche du camp d'Oswiecim (Plus connu hors de Pologne sous son nom allemand d'Auschwitz), le convoi ralentit sa course effrénée.

Dans cette ancienne caserne, transformée par les cohortes nazies en camp de travail et d'extermination, l'agitation commune à chaque arrivée d'un nouveau train, se déroula en ordre, minutieusement organisée par

l'autorité militaire de la place forte, dont les ordres clairs, maintes fois répétés, déchiraient l'air Sibérien emprisonnant la province d'Oswiecim dans le carcan d'un hiver Hitlérien.

Des détenus, décharnés, engoncés dans d'abominables pyjamas rayés de larges bandes grises et noires, souvent en lambeaux, toujours nu-pieds dans d'inconfortables sabots trop grands ou trop petits qui leur torturaient les pieds, attendirent, non sans amertume, subissant le froid piquant d'un hiver d'holocauste, de mettre en place, devant les portières ouvertes des wagons, des escabeaux aux bois usés par trop de passages à sens unique, d'hommes et de femmes privés de billet retour, afin d'accélérer le débarquement des nouveaux venus.

Le soleil, presque au zénith, déchiqueta le brouillard de ses rayons les plus vifs, et le contraint à se dissiper. Progressivement, la plaine et les tapis sombres de sapinières couchées sur les pentes douces de la vallée, se firent distinct. Plus tard, loin à l'horizon, les premières ondulations des collines boisées encageant entre ses versants le lit placide de la Vistule, apparurent aux yeux sans vie des prisonniers du camp, comme une promesse de recouvrer un jour la liberté. Cette liberté du regard qu'aucun obstacle, ni aucune frontière ne pourra jamais contenir, et qui scintille dans l'adversité la plus totale, de toute la force de leur âme, comme seule arme pour fustiger leurs souffrances.

La locomotive ralentit encore. Le camp, tout proche, détachait sa lugubre silhouette sur l'azur d'un ciel serein. Aux commandes de sa machine, le mécanicien, le visage et les mains noires de suie, actionna le sifflet de sa motrice, perturbant ainsi, l'essor de quelques corbeaux qui fauchèrent le ciel à grandes brassées de leurs ailes.

Dans les wagons à bestiaux, malgré le froid cinglant d'un début d'hiver particulièrement rogue, il y régna une chaleur moite, animal, irrespirable et pire encore, empuan-

ti par une forte odeur de sueur et d'urine, parce que jamais, à aucune des nombreuses haltes que fit le convoi pour se ravitailler en eau et en charbon, les chiens de garde de l'armée d'Hitler, ne permirent à leurs otages de quitter les wagons pour qu'ils puissent soulager leur vessie dans la pâture enneigée.

Entassés, comprimés les uns contre les autres, hommes, femmes et enfants, de l'âge du berceau à celui des premières rides et des premières mèches d'argent, toutes classes sociales confondues, venant d'horizons divers mais réunis par les entraves du martyr autour de leurs traditions judaïques paraît-il coupables, tous descendants d'Abraham, qu'ils soient de Pologne, de Roumanie, d'Autriche, de Russie, de Grèce, de Hongrie ou d'ailleurs, allaient payer un très lourd tribut du simple fait d'être né juif ou tsigane, subirent les affres d'un exode contraint et forcé par les loups de Germanie, vers une destination finale. Plus rares étaient ceux qui fuirent le pogrom, conscients, ou peut-être pas, du danger qui les guettait.

Assoiffés, affamés, à bout de force, certains d'entre eux, effondrés sur eux même, firent, dans les voitures aux bois craquant, leur ultime voyage, celui d'où on ne revient jamais. Tous pressentirent la fin du périple. Alors renaquit en eux, cet élan de vie qui s'était gommé au fur et à mesure que passèrent les heures assassines d'un voyage qui semblait ne jamais vouloir aboutir, et qui les enfonçaient avec la perverse lenteur du « tic-tac », dans les oubliettes du temps.

Une sorte d'euphorie malsaine gagna le cœur des voyageurs de l'apocalypse, qui ne furent plus que l'ombre d'eux même, leur propre fantôme. Instinctivement, mut par quelque espoir vain, ils dirigèrent tous leur regard vers la porte coulissante de leur cachot ambulante, chacun, naïvement, espérant être le premier à se gonfler les poumons de l'air pur et frais de décembre et de plonger ses yeux dans la liberté des grands espaces enneigés de la vallée.